

Signes de piste

Guy Cloutier

Number 12, February–March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21451ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cloutier, G. (1984). Signes de piste. *Nuit blanche*, (12), 12–13.



SIGNES DE PISTE

En novembre 1980, pour la première fois depuis sa célèbre condamnation de la guerre du Viêt-Nam, le Tribunal Russell s'est réuni à Rotterdam afin de discuter du problème des Indiens des Amériques. Parmi les quelque deux cents plaintes soumises, douze furent retenues. Or certaines décisions du tribunal ont mis en cause le Canada, accusé notamment de contrevenir à certaines dispositions des conventions internationales dont il est par ailleurs signataire. Bref, d'avoir manqué à sa parole. Rares ont été les commentateurs de la scène politique et sociale qui ont rapporté le fait. Encore moins l'ont discuté. Ce silence met en évidence l'ambiguïté de nos rapports avec les cultures amérindiennes. Ambiguïté politique, économique, mais aussi psychologique, morale, voire sexuelle.

Ce qui me frappe, dès qu'il s'agit de discuter de nos rapports avec les cultures amérindiennes ou, plus largement encore, avec les cultures autochtones, c'est d'abord de devoir constater notre ignorance. Même si je suis profondément convaincu que la culture québécoise ne pourra éviter encore longtemps l'interpellation des autochtones, ne serait-ce que pour assurer sa propre survie en tant que culture dynamique, plurielle et responsable devant la communauté internationale, je dois avouer mon ignorance des enjeux actuels de ces cultures. Même si je suis révolté de voir le Québec adopter le régime de l'apartheid partout où la présence des Indiens déborde le paysage confortable du folklore



Les Papinachois et les chasseurs
Contes amérindiens

et des bons sentiments, je dois avouer mon ignorance. Pire, je ne sais même pas quelles questions poser. En ce sens, quand il n'est pas tout simplement raciste, il est révélateur de constater à quel point notre discours sur les Indiens et les Inuits est débordant de platitude moralisatrice et de boyscoutisme généreux. Là aussi la langue de bois s'érige en vérité! Or il me semble que si on prétend lutter contre le racisme — et comment oser ne pas le prétendre? — on devrait sentir plus que jamais la nécessité de dire la vérité. Il n'y aurait que la vérité toute nue, ni plus ni moins, que ce serait déjà beaucoup.

Mais parler de vérité, de celle de notre rapport aux peuples autochtones, n'est-ce pas déjà polémique? Et d'abord, qui parlera en notre nom?

Ceux qui ont voulu « mater » les Indiens afin de les intégrer à la cause nationale et qui, depuis, ont découvert la saine vertu du cynisme revancharde? Ou alors les professionnels de la culture inuit et amérindienne, ces historiens, linguistes, ethnologues? Coincée entre les idéologues et les savants, la question des peuples autochtones est devenue une affaire de spécialistes et, partant, quelque chose qui ne nous concerne plus. Entendons.

Un ouvrage comme *Le rire précolombien* de Rémi Savard s'imposait, tout comme l'admirable pièce que Marc Doré a tirée d'un récit montagnais intitulé *Kamikwakushit* et qui reste un des plus beaux exemples de réécriture d'un récit mythique, ou *Ashini* d'Yves Thériault et même l'adaptation de *Je suis une maudite sauvagesse*. Mais de près ou de loin, toutes ces paroles ont ceci en commun qu'elles se font entendre de l'extérieur. Elles s'inscrivent dans une problématique qui est la nôtre. À lire ces textes, à voir ces spectacles, nous sommes émus, nous nous sentons meilleurs et, la compassion hissée à la hauteur des larmes, nous nous attendrissons sur nous-mêmes en oubliant que nous n'avons pas pour autant accepté cette confrontation qui nous attend. Nous ne l'avons pas prise avec nous cette altérité-là, encore moins avons-nous accueilli ce regard qui aurait pu nous éclairer sur notre propre culture.

C'est pour ces raisons que l'oeuvre de Michel Noël m'apparaît si essentielle; s'adressant d'abord aux

enfants, elle contribue à façonner un interlocuteur plausible. C'est du moins la réflexion que je me faisais après avoir vu le si magnifique spectacle de *L'Umiak* : ces enfants-là sauront peut-être poser les bonnes questions afin de comprendre la vérité de l'autre.

Mais l'oeuvre de Michel Noël ne se limite pas seulement à cela. Elle intéresse également par l'écriture qu'elle annonce. La littérature des autochtones a sans doute intéressé d'abord les ethnologues parce qu'il s'agissait d'une littérature orale, à la limite, d'une non-littérature. Certes, à travers les textes de Michel Noël, ce passage à l'écriture n'est pas toujours aussi évident. *Les Papinachois* et *Les Stadaconé* par exemple, deux séries de livres pour enfants admirablement illustrés par Joanne Ouellet et qui relatent la vie quotidienne de deux familles amérindiennes avant l'arrivée des Blancs — une famille algonquienne de chasseurs et de pêcheurs et une famille iroquoise d'agriculteurs — relèvent

surtout de l'écriture iconographique, encore qu'il y ait manifestement une volonté d'écriture, ne serait-ce que dans cette langue qui cherche à créer des courants de complicité, loin de ce langage de spécialiste qui penche son docte regard sur un champ d'expertise aseptisé. Et si le texte du conte pour adolescents *Les oiseaux d'été* conserve des traces du travail de l'ethnologue, tout comme, dans une moindre mesure, le récit montagnais intitulé *Les Mista Amik de Piékouagami*, quand on arrive à *L'Umiak*, on pénètre dans le territoire de la littérature. De l'écriture.

On reconnaît, bien sûr, les données de base des cosmologies autochtones : cette relation presque magique qui lie l'Indien et l'Inuit à la nature, ce monde mythique dans lequel les animaux et les hommes se confondent et qui nous rappelle que la pensée magique est d'abord la pensée de l'unité ; l'importance des ancêtres également, qui sont les dépositaires de la mémoire et, par conséquent, du savoir. Mais *L'Umiak* agit

à un autre niveau que celui de l'explication du récit mythique ou de l'illustration d'un mode de vie si différent du nôtre. Il y a dans *L'Umiak* une recherche de l'unité, depuis le territoire magique du mythe jusqu'au rituel théâtral, mais il y a surtout une volonté manifeste de séduire, sans entretenir d'illusion, qui nous rappelle les mots de Roger Caillois : « Quand il s'agit d'un art du langage, séduire c'est à la fin persuader. » Comment ne pas le souhaiter? ■

Texte de Michel Noël, illustrations de Joanne Ouellet :

Les Papinachois, Éd. Hurtubise, 1981.

Les Stadaconé, Éd. Hurtubise, 1984.

Les oiseaux d'été, Leméac, 1981.

Les Mista Amik de Piékouagami (à paraître).

Texte de Michel Noël, animation de Monique Rioux et du Théâtre de la Marmaille : *L'Umiak*.

Marc Doré, *Kamikwakushit* (théâtre), Leméac.

Rémi Savard, *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*, L'Hexagone/Parti pris, 1977.

Nicole Houde

La Malentendue



7.95 \$

LA MALENTENDUE, une écriture farouche, un livre urgent, important. Un grand cri sorti du ventre de toute une société...



L'amour qui erre entre les pages de LA FEMME SINGULIÈRE est masqué. Il porte le visage de l'idéal et tue.



la pleine lune

Hélène Ouvrard

La Femme singulière



les éditions de la pleine lune
«textes dramatiques»

7.95 \$

CHEZ VOTRE LIBRAIRE